

Christine Aymon, de l'ombre à la lumière...

presque par effraction

Christine Aymon, artiste plasticienne nous guide dans le tunnel qu'elle a elle-même façonné et traversé. Un chemin aussi tortueux que les branches d'arbres collectées en forêt, aussi mystique que la bande son du film et aussi riche que sa manière de créer du réel.

Dans la nuit, quatre notes répondent aux sons des animaux. Une maison dans laquelle nous pénétrons **presque par effraction**, faisant malgré tout grincer la porte d'entrée. Nous nous retrouvons nez à nez avec une statue de berger. L'homme de bois veille sur le troupeau que nous découvrons petit à petit au hasard des mouvements d'une lampe torche. Comme les éclairages d'une scène de théâtre, nous cherchons du regard les sculptures humaines, animales et végétales.

Pénétrer par effraction un espace sacré

La caméra s'aventure toujours plus loin dans cette habitation, gravissant les escaliers. Des bruissements et elle repart à l'affût. Sans aucun obstacle sur notre chemin, nous découvrons Christine Aymon travaillant éclairée par la pâle lueur d'une lampe de bureau. Le film permet donc de pénétrer l'intimité de l'artiste ; il nous **ouvre des portes** pour entrer sans permission !

Depuis la nature environnante, nous observons la plasticienne avant d'approcher ses mains pour la voir transformer la matière. La caméra épaule tremble en s'immiscant dans son lieu de vie. Au sol une tête de cerf. Sur le piano une femme accroupie. Des sculptures végétales poussent entre les murs et les meubles. Un souffle mystique vient rythmer l'espace de ses percussions. Dans des caissons de bois, un peuple soigneusement emballé prêt à être exposé. Momies égyptiennes sorties de leur tombeau. Nous serions-nous aventurés trop loin sur une **terre sacrée** ?

Aux frontières de l'intime

Car cette maison est peuplée de sculptures. Filmées en gros plans, elles semblent plus à leur aise dans ce lieu de naissance que dans l'espace d'exposition final. La demeure de la plasticienne est percée de fenêtres vers lesquelles tous les personnages regardent. **Gardiens tournés vers la lumière**, si paisibles, que l'habitant déposant ses courses sur la table à manger paraît faire intrusion.

La caméra, tapie dans le fond de la pièce les observe de dos. Comme si l'être humain devait se cacher pour laisser place aux statues. La mise en scène conceptualise l'idée, si chère à Christine Aymon, d'être habitée par la création en **brouillant les frontières** entre art et vie, musée et domicile.



De la mort à la vie

Cette ouverture à l'autre est le fruit de longues années de travail. « *Née vieille* », Christine Aymon a connu une véritable catharsis avant de proposer des œuvres universelles. Au son d'un chant mystique, des masques mortuaires à la chair brûlée au chalumeau, tombent en lambeaux. Alors que sur fond noir, les défunts se succèdent, la plasticienne évoque l'épouvante des visiteurs. Partant du constat de la mort elle décide de trouver un **chemin vers l'amour**.

Comme la sève d'un arbre, son énergie vitale remonte d'une part obscure. Cheminer vers la lumière consiste donc à entrer en conscience. La forêt lui offre cette expérience. Elle devient l'intruse. « **Un animal de la planète terre** » face aux têtes d'animaux dorées qui règnent dans l'obscurité. S'enfonçant dans cette forêt de plus en plus obscure elle y touche la « caverne », source profonde des racines qui vont lui permettre de croître vers la lumière.

Sortir de la caverne

La musique de Beatrice Berrut accompagne cette transformation. Les mélodies mystiques laissent place, dans cette forêt, à une mélodie emplie de nostalgie et d'espoir.

« *J'étais cet arbre solitaire, espérant le retour des oiseaux. Mais je ne peux plus supporter l'idée d'attendre* ».

Tout comme l'homme prisonnier des ombres de la caverne de Platon, Christine Aymon doit se confronter à la matière pour **expérimenter singulièrement le monde**.

Animée par le besoin d'agir, elle crée pour entrer dans la vie, pour s'inscrire dans le réel à sa manière. Ses œuvres, même si elles traitent de sujets douloureux, témoignent d'une envie d'aller vers la lumière. Dans la poussière volatile de la sciure de bois, elle évoque la lourdeur de ses sculptures. Une **pesanteur** qui cloue au sol au sens propre et figuré.

Donner à voir sa réalité

Pour se nettoyer de la noirceur du monde, Christine Aymon pénètre la matière. Ainsi les fleurs séchées qu'elle dessine, sont posées à même le papier. Modèle et dessin se confondent, s'entrecroisent. Elle va-même jusqu'à intégrer les visiteurs à ses toiles, en les invitant à marcher et à colorier ses dessins. Un si grand tableau nécessiterait du recul pour être perçu dans son ensemble. Mais en avançant dessus, le visiteur découvre de petits personnages pris dans des rythmes, des vagues, la montée des eaux. Une mise en scène dans laquelle le spectateur se retrouve **immergé**.

La caméra joue sur cette idée en focalisant d'abord sur ses mains avant d'arriver à des plans d'ensemble où le corps tout entier crée. Son usage de la vidéo a une visée similaire : elle entrecroise des mondes pour donner une lecture plus large de ses œuvres. À ses sculptures d'envol d'ois sauvages, elle superpose les images d'un peuple en exode. Une réalité s'en échappe. Comme une invitation à pousser la réflexion **au-delà de la contemplation**.

Du cauchemar au rêve éveillé

Sortir de la torpeur pour se diriger vers un **éveil spirituel**. La vidéo lui permet de plonger le spectateur dans un rêve éveillé. Un parcours d'écrans jonche le sol dans une semi-obscurité, non sans rappeler la première scène où la caméra épaulait tâtonnait dans le noir. Du cauchemar initial où l'on se cogne à la réalité, Christine Aymon nous donne accès à sa vision de la beauté du monde.

Un monde fait de mères protectrices, de créatrices qui laissent leurs œuvres sortir de leurs tripes pour prendre sens dans l'adversité. Étalant une couche de vernis, elle évoque **l'amour** donné à travers ce geste, comme une caresse. Ce visage de bois clair est bien loin des images angoissantes de masques mortuaires. Elle lui crochète une coiffe féerique digne de la couronne de la reine du *Songe d'une Nuit d'été*.



Accepter la mort

Lors de l'exposition de Courfaivre, « L'Effaceur » ratisse les traces des visiteurs laissées dans le sable de l'apocalypse. Est-ce la mort qui efface tout sur son passage ou au contraire la vie qui offre la possibilité d'**évoluer**, de changer ? Christine Aymon invite les spectateurs à traverser un tunnel, tout comme celui dont elle est symboliquement sortie.

Dans une large pièce, ancienne halle industrielle, ses sculptures entrent en communication avec son arbre de vie. Dans une salle adjacente, posé sur un tronc aride,

« L'Effaceur de traces », vêtu de blanc au visage blafard, marqué d'un croissant de lune noire, semble pourtant apaisé. Du déluge à la sécheresse, il dégage une certaine **sérénité** « à l'idée qu'un jour il ne reste rien ». Enfin le sourire de la plasticienne s'efface, énigmatique, au son d'un piano.



© MOA film

Christine Aymon ouvre un vaste champ la récolte est collective

MONUMENTAL. En ce début d'automne, le curieux qui s'en vient à la découverte de l'Espace culturel des Usines Condor «Aux Arts!» à Courfaivre ou de la Galerie du Passage à Moutier ne se doute peut-être pas qu'il s'y tient un événement de taille. Le recul et les retours sont à présent suffisants, à trois semaines de la fin des expositions, pour prendre la mesure d'une unanimité qui paraît inédite. «Itinérance», l'installation immersive de la Valaisanne Christine Aymon, enchante et bouscule. Elle appelle ce sauvage maintes fois idéalisé dans les arts depuis les Lumières qui, de toute humanité, survit au plus profond de nous.

Tout le monde le sait, les lutins et autres fées des bois sont infatigables à la tâche et peuvent accomplir de grandes choses. Telle apparaît Christine Aymon, avec sa sensibilité hors-norme perméable au monde, son savoir-faire éprouvé, son énergie virevoltante, particulièrement communicative, et peut-être surtout sa simplicité, son accessibilité. Munie de ces qualités, s'appuyant sur une logistique rôdée, le soutien d'une certaine de «petites mains» et la persévérance convaincante de Mireille Finger, artiste du textile de Courtrételle, elle a osé, en trois ans et demi, apprivoiser seule les vastes ailes de la Condor et sa luminosité implacable, tout à l'opposé de l'intime pénombre dont l'artiste baigne habituellement ses installations monumentales. Cette intimité, elle l'a recréée à la Galerie du Passage, où le visiteur est invité à s'approprier l'exposition intitulée *Sauvage intérieur* de manière plus introspective.

Renaître à l'enfance

Promenons-nous dans les bois... présenté dans l'Espace Condor débute par des messages écrits tutoyant le visiteur. Ils interpellent d'emblée l'enfant, celui que l'on se plaît à redevenir pour écouter, vivre une histoire. L'artiste invite à librement s'impliquer en plusieurs occasions: par le coloriage, l'écriture, les traces et mouvements corporels. On entre ainsi dans son univers à la fois foisonnant et respirant de manière ludique, par son propre élan, guidé à travers un parcours plus sensible qu'intel-



Vue partielle de l'exposition à l'Espace Condor à Courfaivre, avec au premier plan *L'Arbre de Vie* et *L'Homme qui sourit*.



L'Effaceur de traces, performeur ou performeuse qui inlassablement ratisse le sable foulé par le public de l'Espace Condor à Courfaivre. PHOTO CHRISTINE AYMON

lectuel. Il est conçu en six escales thématiques qui traversent les âges et peuples du monde avec ses drames, ses paradoxes, ses rêves aussi. Ces étapes mènent, et c'est tout un symbole, à la septième, celle du retour à soi dépouillé de la civilisation. À travers son installation à multiples ramifications, mais sobre, faite de tout ce dont l'art visuel dispose (sculpture, peinture, dessin, écriture, couture, photographie, ready-made, performance, vidéo, lumière, son...), Christine Aymon propose une forme de chemin initiatique. Elle partage aussi son propre idéal de paix et d'harmonie au naturel, tous règnes confondus, sous la protection majestueuse de la forêt, cocon originel en péril.

L'art, connexion directe à l'inconscient collectif

Chez elle, pas d'art pour l'art, même s'il occupe sa vie entière. Le domaine sensible qu'elle maîtrise autant techniquement, esthétiquement qu'intellectuellement (les quinze vidéos diffusées en fin d'exposition rendent compte de ses aptitudes verbales en matière de poésie et de philoso-

phie) est au service de l'invisible. C'est l'antenne par laquelle elle capte des bribes de transcendance. Une envie, une idée insistante surgit d'on ne sait où et demande à être inscrite dans la matière. Le savoir-faire en permettra l'expression. Et cette restitution, échappant à l'artiste qui en aura permis l'incarnation, touchera celui qui la contemple, lui donnant accès à ce qui est caché en lui-même. Un dialogue, un partage d'âmes.

Pour effectuer son travail de passeuse, Christine Aymon s'adjoint la force de croissance des végétaux et la puissance des animaux tutélaires. Loups, fauves, ours, chevaux, cervidés, caprins et ovins cornus habitent les espaces muraux, comme ils le faisaient jadis des parois peintes des grottes ou, en trois dimensions, prennent valeur de totems dans l'extraordinaire *Arbre de vie*, qui tient autant de la cabane ou du tipi que du lieu sacré quasiment gothique. Ils accompagnent de leur silhouette majestueuse les humains plus incarnés, à taille réelle, qui foulent la terre avec une présence ravivant le souvenir des géants sculptés par le sénégalais Ousmane Sow. Leur di-

mention à l'échelle pourrait les assimiler à des représentants de civilisations disparues, tels qu'on en voit dans les reconstitutions muséales et iconographiques. Il n'en est rien.

Une maîtrise technique originale et éprouvée

La manière dont l'artiste travaille carton moulé et surtout le bois les préserve. Elle procède par encollage sections verticales. A coups de scie de meuleuse, lamelle après lamelle les figures se déploient latéralement à partir d'un profil central dessiné à l'artiste et qui lui sert de guide. Elles s'habilleront de patine, de peinture, gaze et de diverses matières aimées. Une technique sculpturale qui n'échappera nullement une imitation dèle du corps tout entier. Mais l'artiste le sait bien, pour que le souffle de l'imaginaire se lève chez le spectateur il faut lui laisser de l'espace. Les sculptures présentent donc des lignes vertes. Elles sont parfois ciselées d'ajours végétaux, parfois complètes par de légères cottes de mailles, tels magnifiques *Effilochés* aux yeux fermés, au regard tourné vers l'inté-



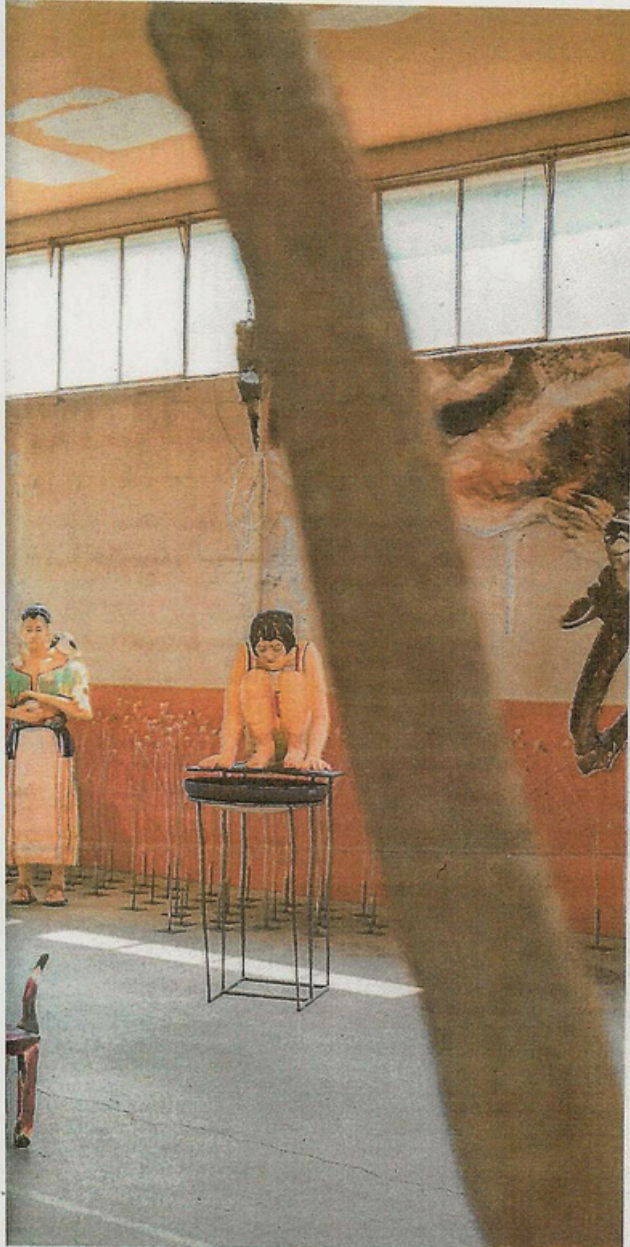


PHOTO JONAS LÖTHI

comme les figures d'Odilon Redon. Parfois elles apparaissent plus brutalement incomplètes, voire tronquées, ce sont les impressionnants palabreurs du *Monde du milieu* qui n'existent que dans leur tête. En une occasion magistrale, la sculpture se réduit même au masque: celui de *L'effaceur de traces* qui inlassablement ratisse le sable foulé par les visiteurs, métaphore de l'insignifiance de notre passage individuel sur Terre. Et, comme rien n'est laissé au hasard, dans le sillage de son long vêtement apparaît une trace ondoyante qui rappelle le flux de notre mère originelle, la mer.

Tisser des fils invisibles

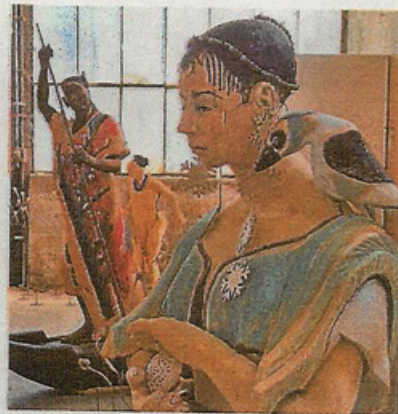
La même poésie, la même lumière qui donne vie – celle qui danse dans les yeux vides de *Maalhia* – s'insinuent partout, des espaces sculptés et peints aux moniteurs audiovisuels, en passant par les papiers et tissus délicatement brodés, les pages éparées des carnets de croquis (où les thèmes de l'exil et de la migration occupent une place importante). C'est par l'art textile que Christine Aymon s'est fait connaître. Et peut-être bien que comme Pénélope, elle tire

le même fil depuis plus de cinquante ans. Pour autant, son œuvre à elle se construit; son Ulysse n'a pas vogué vers d'autres horizons. Il lui prête main forte en coulis, comme le reste de la tribu d'ailleurs.

En effet, l'art de Christine Aymon est à l'image du lien continu qui est la qualité première du tissu. Ce fil lui permet d'une part de recomposer ses installations au gré du propos qui lui tient momentanément à cœur, en puisant dans un réservoir d'œuvres à présent substantiel, sans se soucier d'une mode artistique quelconque. D'autre part, la multitude de médiums qu'elle met en œuvre (donc potentiellement susceptibles de toucher tout le monde) tricote des liens invisibles entre les êtres que nous sommes. Elle nous tire, comme Ariane, hors de notre labyrinthe existentiel, pour nous emmener vers l'humanité que nous partageons tous, enfouie sous des couches de conditionnement plus ou moins épaisses.

Une réparation de l'humanité meurtrie

Ainsi, cet œuvre au long cours dont la présentation jurassienne n'est



Les biens tendres... traversée sur magnifique paquebot... coucher de soleil... digne carte postale... arrivés à bon port... Anne et Benoît - 14

Itinérance, une exposition de Christine Aymon en deux lieux: *Promenons-nous dans les bois...* à l'Espace culturel des Usines Condor «Aux Arts!» à Courfaivre et *Sauvage intérieur* à la Galerie du Passage à Moutier, jusqu'au 19 octobre, du jeudi au dimanche de 14 h à 18 h. Riche éventail d'événements culturels associés et présence constante de l'artiste (voir le programme sur son site ou celui des espaces d'exposition).

BIOGRAPHIE

Christine Aymon est née en 1953 à Genève où elle s'est formée à l'École supérieure d'arts visuels. Installée dans le Chablais valaisan, à Vérossaz, depuis 1974, elle se consacre à son art protéiforme, immergée dans un environnement à la nature préservée. Depuis 1978, elle a présenté son travail collectivement dans toute l'Europe, aux États-Unis et en Australie et a exposé personnellement, surtout en Suisse, une bonne trentaine de fois, notamment à la Galerie Oblique à

Ci-dessus:

Peau végétale, 2022, dessin graphite et craie noire, rebrodé, 100 x 100 cm.

Femme à l'oiseau, 2024, bois peint, 175 x 70 x 45 cm.

Un jour la Forêt fut se souvient le Sage, 2021, bois peint et racines, 80 x 40 x 35 cm.

Unes des 83 pages de journal composant *15 mètres à la UNE*, 2017-2024, encre, styl et aquarelle, 11 x 18 cm.

PHOTOS CHRISTINE AYMON

SARAH STÉKOFFER RIEBEN

LE MONDE D'AVANT

L'exposition s'ouvre sur «Le monde d'avant». Le public est invité à se glisser sous une large structure de bois: un toit mansardé évoquant une table géante. A mesure que l'on progresse dans l'installation, le corps adulte doit se pencher, et une odeur familière de Noël vient réveiller la mémoire. Par ce dispositif, Christine Aymon nous replonge dans l'enfance – cette époque où tout pouvait devenir cabane et où l'imagination bâtissait mille univers. «Enfant, on crée sans vraiment percevoir la réalité autour de soi», confie-t-elle. Au sol, un tracé de vagues symbolise la montée des eaux: un tapis noir et blanc que les visiteurs colorient peu à peu. «A quelques jours de la clôture, la couleur a pris le dessus», se réjouit l'artiste. Une métaphore lumineuse du pouvoir de transformation collective.



CHRISTINE AYMON

«L'art se comprend avec le corps»

MONUMENTAL Avec «Itinérance», Christine Aymon, artiste installée à Vérossaz, a investi un espace de 1000 mètres carrés à Courfaivre et une galerie à Moutier. Deux lieux et sept chapitres pour raconter avec délicatesse et lucidité l'histoire de la vie.

PAR SABRINA ROH

L'angoisse de la page blanche, elle ne connaît pas. Son imagination s'étend ou se resserre selon l'espace où elle expose. «En général, j'observe le lieu et ensuite seulement je crée l'histoire que je veux raconter».

En découvrant l'espace culturel des Usines Condor «Aux Arts» à Courfaivre, dans le Jura, l'imaginaire de Christine Aymon s'est immédiatement ouvert à de nouvelles dimensions. Mille mètres carrés et des plafonds vertigineux, un sacré terrain de jeu pour cette Genevoise installée dans le Chablais valaisain depuis 1974.

Depuis le 23 août, Christine Aymon investit cette friche industrielle ainsi que la Galerie du Passage à Moutier avec «Itinérance», une exposition monumentale qui prendra fin dimanche. A la veille de son retour en Valais, coup d'œil sur une aventure qui aura duré trois ans et demi.

Carton plein
«Il y a un monde fou», s'étonne encore Christine Aymon. «L'en-

droit est magnifique mais je ne voyais autour que des vallons et des forêts. Je me demandais bien d'où viendrait le public», ajoute-t-elle en riant.

“
Je suis très touchée de voir que de nombreuses personnes prévoient tout un week-end pour découvrir les deux sites.”

CHRISTINE AYMON
ARTISTE

Eh bien il vient d'un peu partout, et par wagons entiers. «Les visiteurs arrivent en général tous en même temps, par le train. Il faut parfois être deux personnes à l'accueil», souligne l'artiste qui assure une présence quotidienne à Courfaivre.

«Je suis très touchée de voir que de nombreuses personnes prévoient tout un week-end

pour découvrir les deux sites.» Les visiteuses et les visiteurs prennent en effet au mot l'invitation à l'«itinérance» et beaucoup viennent du Valais, reconnaissables à leurs plaques d'immatriculation.

Connue à l'international

Il faut dire qu'en Valais, le nom de Christine Aymon résonne. A Vérossaz, où elle crée depuis plus de cinquante ans, ses œuvres font partie du paysage.

Et si elle a exposé personnellement une bonne trentaine de fois en Suisse et notamment à la Galerie Oblique à Saint-Maurice H on se souvient de «La Forêt», une installation monumentale – elle a aussi présenté son travail collectivement dans toute l'Europe.

Dans l'exposition jurassienne de Christine Aymon, on retrouve ses personnages sculptés et peints.
HÉLOÏSE MARET/ARCHIVES



LE NOUVELLISTE
www.lenouveliste.ch



CHRISTINE AYMON

L'ARBRE DE VIE

C'est la première œuvre que Christine Aymon a installée dans l'exposition. «Il était essentiel de bien la positionner dans l'espace, car son emplacement allait conditionner tout l'agencement», explique-t-elle.

La réalisation de cette pièce lui a demandé plus d'un an de travail. «Je l'ai conçue étape par étape, sans savoir jusqu'au bout si la structure tiendrait.» Vue de l'extérieur, l'installation présente ce côté brut que la sculptrice affectionne. Les branches, disposées en tipi, évoquent à la fois les cabanes de l'enfance et certaines architectures sacrées, notamment en Mongolie.



CHRISTINE AYMON

A L'INTÉRIEUR DE L'ARBRE DE VIE

Derrière la rudesse extérieure, l'«Arbre de Vie» révèle un univers éclatant. Un foisonnement de couleurs accueille le visiteur: bleu roi, rouge vermillon et doré dominant, en écho aux teintes médiévales chères à Christine Aymon. Dans cette yourte, les végétaux se mêlent aux têtes d'animaux, tandis que des gargoilles, posées au sommet, semblent observer les visiteuses et les visiteurs. Ici, l'humain est reçu par le monde végétal et animal, dans une harmonie qui incarne la vision du «monde d'après» de la sculptrice. «C'est amusant de voir les visiteurs s'y attarder et échanger entre eux», note Christine Aymon.



CHRISTINE AYMON

EMMA À LA FLAQUE DE LUMIÈRE

L'idée de cette sculpture est née en observant sa petite fille, absorbée dans ses jeux au bord de l'eau. «Elle représente le pur émerveillement, cet état où tout passe par le corps.» Pour concevoir la pièce, Christine Aymon a moulé sa petite fille, amusée de voir la taille de ses mains et de ses pieds. Instinctivement, la sculptrice façonne ses personnages plus grands que nature. «Si on s'en tient aux mesures réelles, le résultat paraît toujours plus petit. Quelqu'un m'a d'ailleurs dit un jour que la vie, ça prend de la place.» Cette vitalité, Christine Aymon cherche à l'insuffler à ses œuvres, qu'elle anime par la couleur – un travail de longue haleine, inspiré des sculptures médiévales qui l'ont toujours émue.

aux Etats-Unis et en Australie. «Plurielle» est le qualificatif qui décrit le mieux sa pratique. Elle sculpte, peint, dessine, écrit, travaille le textile et n'hésite pas à intégrer, dans ses créations qui évoquent un retour à la nature, de l'audiovisuel.



L'art comme je le conçois n'est pas intellectuel. Il se comprend avec le corps, même si ce processus se fait à notre insu.

CHRISTINE AYMON
ARTISTE

Durant cette période, elle a travaillé sans relâche, créant la majorité des œuvres exposées. Seules quelques pièces ont été réutilisées, comme «Les passagers de vents», qui évoquent la problématique de la migration. «Ces sculptures ont presque vingt ans. Elles sont malheureusement toujours d'actualité et collaient à l'histoire que je voulais raconter.»

L'installation elle-même a pris une cinquantaine de jours. «Je dis toujours que la dernière œuvre c'est le montage de l'exposition.» A Courfaivre, la dimension mais aussi la luminosité du lieu ont mis son art à l'épreuve. Habitée à travailler avec le clair-obscur, elle a dû composer avec une lumière naturelle très présente.

Deux lieux et quatre mondes

En deux volets – «Promenons-nous dans les bois...» et «Sauvage intérieur» – et sept chapitres, la sculptrice s'est donné la mission de raconter l'histoire de la vie. «Dit comme ça, c'est un peu bateau», sourit-elle. Mais il suffit de connaître sa sensibilité et le regard lucide qu'elle pose sur le monde pour savoir qu'«Itinérance» n'a rien de banal.

Le public traverse trois temps: le monde d'avant, celui d'aujourd'hui et un futur réinventé. On passe donc de l'enfance, période où on imagine l'uni-

vers, au monde actuel et ses problèmes climatiques et sociaux, pour enfin atterrir dans un futur utopique, caractérisé par l'harmonie des êtres vivants.

A Moutier, direction le monde intérieur, celui que l'on génère en soi-même et qui serait doté d'une sorte de pureté originelle, selon l'artiste.

Chemin initiatique

S'agenouiller pour colorier, écrire, se baisser pour observer une sculpture, traverser un tunnel, s'accroupir sous une table, discuter dans les entrailles de «L'arbre de vie», laisser ses empreintes de pas sur le sable et... relier Courfaivre à Moutier, le public est invité à bouger.

«L'art comme je le conçois n'est pas intellectuel. Il se comprend avec le corps, même si ce processus se fait à notre insu.» Alors que l'on chemine entre les œuvres, une sorte de parcours initiatique prend forme, et diffère d'un individu à l'autre.

«J'ai reçu beaucoup de retours très émouvants, de personnes de tous les âges», souffle Christine Aymon, qui s'apprête à remballer tout cet univers. Si elle n'envisage pas un nouveau projet d'une telle ampleur, elle fourmille déjà d'idées pour enrichir l'écosystème qu'elle a bâti.

Derniers jours

«Itinérance» c'est une exposition sur deux lieux, situés à 19 kilomètres l'un de l'autre, dans le Jura: «Promenons-nous dans les bois...» à l'espace culturel Condor à Courfaivre et «Sauvage intérieur» à la Galerie du Passage à Moutier. Elle est à découvrir jusqu'au dimanche 19 octobre 2025. Samedi 18 octobre entre 14 h et 18 h découvrez la poésie chantée de Marine Meylan, avec «Notes ouvertes sur le monde».

Plus d'info: christineaymon.ch

PUBLICITÉ

La Nouvelle

ALEXANDRA BACHZETSIS

RUSH(ES)

LE SAMEDI 25 OCTOBRE À 20H15

BIENNALE SON VALAIS 30.08-30.11.2025 BIENNALESON.CH